



Le photographe Raymond Depardon est né le 6 juillet 1942 à Villefranche-sur-Saône (Rhône). © Basso Cannarsa / Opale / Leemage

La sagesse paysanne de Raymond Depardon

Raymond Depardon est l'invité idéal pour inaugurer cette rubrique. Homme de la mondialisation aux racines rurales, nourri de ses rencontres en France et à l'étranger, le photographe évoque la façon dont il a vécu les événements qui ont jalonné cette seconde moitié du 20^e siècle... et notre relation honteuse avec notre passé paysan.

Si je vous dis 20^e siècle, quel événement vous vient en premier à l'esprit ?

La chute du mur de Berlin. Je suis né en 1942, donc j'ai traversé la Guerre froide. Je suis peu allé dans le bloc de l'Est : une fois à Moscou, une fois en République démocratique allemande. J'en garde un souvenir de grisaille. À la chute du Mur, j'ai eu la chance d'arriver sur place très vite, le 10 novembre 1989. Il y avait une ambiance incroyable. Les Allemands applaudissaient ceux qui venaient de l'Est. Ça rappelle

« C'est une chance d'avoir été élevé dans la nature, près des vaches. Cela m'a donné un équilibre, un bon sens paysan. »

les images que l'on voit en ce moment où des citoyens applaudissent les réfugiés qui arrivent. C'était très beau, j'étais très ému. Je voyais arriver des gens d'un autre monde. C'étaient des Allemands mais des Allemands pas comme les autres. Ils arrivaient avec des anoraks vieillots, certains dans des Traban, ces petites voitures à deux temps. J'ai retrouvé ensuite cette ambiance en Roumanie lorsque j'ai été photographier la chute de Ceausescu. J'avais l'impression de retrouver le pays du temps de mes grands-parents.

Vous avez aussi beaucoup photographié la France rurale.

Oui, c'est lié aussi à mon histoire. Je suis originaire d'une famille paysanne de Villefranche-sur-Saône. J'ai senti que les Français avaient un peu honte de leurs aïeux, souvent des paysans, des ouvriers, la toile cirée sur la table... J'ai voulu contribuer à réhabiliter ce passé. C'était aussi un travail pour me réconcilier avec mes origines. Mes parents étaient agriculteurs. J'en ai souffert. Ils avaient une petite exploitation traditionnelle de 40 hectares, avec de la polyculture, blé, maïs, orge, et un peu d'élevage. Un type d'exploitation qui n'existe plus, car ce n'est plus rentable aujourd'hui. C'étaient des gens d'une gentillesse très 19^e siècle. Passionné

de photo, je n'ai pas voulu reprendre la ferme. Ils m'en ont un peu voulu.

Ces origines paysannes ont influencé votre travail ?

Oui, plus que je ne le pensais. C'est une chance d'avoir été élevé dans la nature, près des vaches. Cela m'a donné un équilibre, un bon sens paysan. Un regret : j'ai très peu photographié notre ferme. Alors que j'avais sous les yeux un sujet exceptionnel ! À 50 ans, j'ai ressenti le besoin de photographier d'autres fermes. J'ai choisi d'aller à la rencontre des paysans de moyenne montagne, en Haute-Saône, en Haute-Loire et dans les Cévennes, car là on ne peut pas faire d'agriculture intensive à cause du relief. Je retrouvais la ferme des années 1960.

Pour montrer quoi ?

Je voulais faire ressortir cette grande sagesse paysanne, montrer ces gens d'une incroyable connaissance sur le temps, les saisons, philosophique même. Je voulais réconcilier les Français avec le monde paysan, porter un regard attendri sur ceux qui nous rappelaient nos grands-parents. La France est ce qu'elle est, car elle est passée par eux.

Je pense que le discours de Dominique de Villepin contre la guerre en Irak, aux Nations unies, vient de cette sagesse qui nous habite. Les paysans sont les dépositaires de l'esprit français que je caractériserais par un mot en occitan « reboussier ». C'est une personne un peu méfiante, sur ses gardes, un peu en colère contre tout le monde, râleur. Et cela ne nous empêche pas d'être une nation moderne. C'est pour traduire cet enracinement paysan que j'ai voulu que les mains de François Hollande soient mises en valeur quand il m'a demandé de faire la photo officielle.

Et, en même temps, vous avez parcouru le monde entier...

Je suis un homme de la mondialisation. J'ai été entraîné dans cette mondialisation qui a vraiment démarré au siècle dernier. Je voyage depuis mes 18 ans. Mon premier reportage à l'étranger, tout jeune photographe, a été en Algérie en 1960. Le pays n'était pas encore indépendant. J'ai senti une frontière invisible, cette cohabitation maladroite entre deux peuples. Je ne comprenais pas tout, mais j'étais un peu

accablé par cette mésentente. Ensuite, j'ai fait des reportages dans tous les continents, des sujets de société, des sujets plus légers comme la vie des stars, mais aussi des guerres.

Des conflits vous ont particulièrement marqué ?

En 1964, je débarque à Saïgon au Vietnam. C'était juste avant que les États-Unis s'engagent dans la guerre au nord ; nous étions entre deux guerres. Je voulais découvrir ce pays dont je me sentais proche à cause de la francophonie et de la foi chrétienne partagée par certains. J'ai été très touché par la douceur qui émane de ce pays.



J'ai filmé aussi le conflit du Biafra au Nigéria. C'était une guerre épouvantable. Il y a eu plus d'un million de morts, une crise humanitaire très grave. Je voyais pour la première fois un conflit avec des armes modernes. Mais ce reportage m'a confirmé que j'avais peur. Ma chance était de ne pas aimer cette adrénaline du reportage de guerre. Beaucoup de mes amis sont morts, comme Gilles Caron sur une route du Cambodge... Alors j'ai décidé de faire moins de reportage de guerre. Mais je reste très marqué par le continent africain.

Pourquoi ?

Je vais en Afrique au moins une fois par an depuis que j'ai 18 ans. J'aime tout particulièrement le désert. Et nous avons beaucoup de points communs avec de nombreux pays africains : la langue, une histoire... Et puis, pour un photographe, il y a une chose essentielle : il y a une belle lumière. En 2050, 85 % de la population qui parle français sera africaine. Cela veut tout dire. Sans eux, notre langue serait en 

« Je voulais réconcilier les Français avec le monde paysan, porter un regard attendri sur ceux qui nous rappelaient nos grands-parents. »

© Raymond Depardon / Magnum Photos

« La nostalgie fait partie du métier, elle a été mon énergie. »

Autoportrait
à l'âge de 15 ans.
© Raymond Depardon /
Magnum Photos



▶▶ voie de disparition. Je garde des souvenirs incroyables comme la fête de l'indépendance de la Côte-d'Ivoire.

Je me suis rendu à de nombreuses reprises au Tchad, au Mali, dans la Corne de l'Afrique. Beaucoup dans le monde musulman. J'ai toujours été bien accueilli, protégé. Je suis triste de constater notre éternel dialogue difficile avec l'Afrique. Nous ne sommes pas parvenus à passer à autre chose, à créer des relations d'égaux. Nous devrions davantage nous tourner vers le Sud. Je retourne toujours chaque année en Afrique. J'y ai emmené mes deux enfants de 27 et 23 ans. Mais ils ont moins accroché que moi, malheureusement. Leurs centres d'intérêt sont ailleurs...

Comment avez-vous vécu Mai 68 ?

J'ai un peu raté Mai 68 en France ; je n'ai pas été manifester. Je me sentais assez déconnecté du message véhiculé par les étudiants. Je n'ai que mon certificat d'études, j'ai arrêté l'école à 14 ans. « Sous les pavés, la plage », les discussions idéologiques, ça ne me parlait pas. Mais j'ai vraiment vibré au « mai 68 américain ». J'étais à la convention du Parti démocrate en

août 1968 à Chicago. Faites l'amour plus que la guerre... C'était très moderne, plus moderne qu'en France. Je me sentais plus concerné que par ce qui se passait ici que le mouvement en France. Et c'était toujours accompagné par de la belle musique, comme celle de Simon et Garfunkel... Les filles étaient très jolies, avec leurs cheveux longs... (rires). C'était très décontracté. Je parle très mal anglais, mais c'était aussi ma chance. Car tout passait par le sourire et l'objectif de mon appareil photo.

J'ai aussi couvert des manifestations violentes à Los Angeles. C'était très minoritaire. C'était des manifestations de Noirs contre la ségrégation. Là j'étais perçu comme un Blanc, mais j'étais conscient que les Noirs avaient besoin de se révolter.

Revenons en France. 1981 voit l'élection du premier président de gauche...

J'ai voté François Mitterrand. Même si au fond je savais qu'un homme politique ne pouvait pas tout changer, j'ai pensé qu'il allait améliorer la vie quotidienne des Français. Le 10 mai, j'étais Place de la République pour participer à la liesse populaire. J'étais plutôt fier que notre pays ait un président de gauche. Après, la politique est ce qu'elle est... On peut être déçu. Mais c'est une date importante, qu'on soit de gauche ou pas.

Vous considérez-vous comme nostalgique ?

Le photographe, le cinéaste capte ce qui doit disparaître, un instant fugace. Je suis habitué à faire le deuil de quelque chose. La nostalgie fait partie du métier, elle a été mon énergie.

Un métier qui a beaucoup évolué avec l'avènement du numérique...

Oui, mais il faut toujours un œil, une patte humaine pour faire une bonne photo. Avec les appareils photo numériques, on a tendance à faire plus de photo, on est plus dans l'instantané. Ça me gêne un peu. J'aime bien laisser reposer une image avant de la diffuser. D'ailleurs, je continue de travailler à l'argentique de temps à autre. En tout cas, la photo n'est pas dépassée. Une image peut encore influencer le monde. L'exemple dramatique de la photo du petit Aylan nous le rappelle. On a toujours besoin des photographes. ■